

dans leurs cœurs un orgueil insupportable, joint à une profonde corruption.

Aussi est-il étonnant qu'ils aient conçu contre le Christ une haine féroce? Jésus, par la pureté infinie de sa vie; par sa modestie, qui frappait tous les regards; par sa parole, où l'on sentait la puissance d'un Dieu; par la majesté de son attitude que tempérerait une incomparable simplicité, Jésus les confondait, et sous et l'éclair de ses yeux, on les voyait tourner la tête, s'éloigner en silence.

CHAPITRE IV.

TROISIÈME ANNÉE DE SA VIE PUBLIQUE.

I.

JÉSUS DÉFEND SES DISCIPLES CONTRE LES PHARISIENS.

« Les pharisiens, dit saint Marc, et plusieurs scribes, venus de Jérusalem, s'assemblèrent auprès de Jésus; et ayant vu quelques-uns de ses disciples prendre leur repas avec des mains impures, c'est-à-dire non lavées, ils les en blâmèrent. Car les pharisiens et tous les juifs ne mangent pas sans avoir souvent lavé leurs mains, suivant la tradition des anciens. Et lorsqu'ils reviennent de la place publique, ils ne mangent pas sans s'être lavés; et il y a encore d'autres coutumes qu'ils ont reçues et appris à garder, comme laver les coupes, les urnes, les vases d'airain et les lits. En conséquence, les pharisiens et les scribes lui demandaient : Pourquoi vos disciples ne suivent-ils pas la tradition des anciens, et prennent-ils leur repas avec des mains impures? Mais Jésus répondant leur dit : Isaïe a bien prophétisé de vous, hypocrites, lorsqu'il a écrit : Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi. C'est en vain qu'ils m'honorent, enseignant les doctrines et les préceptes des hommes. Car vous abandonnez le commandement de Dieu, et vous gardez la tradition des hommes, lavant les vases et les coupes, et faisant encore beaucoup d'autres choses semblables. Et il ajoutait : Ainsi vous savez rendre vain le commandement

de Dieu, pour garder votre tradition. Car Moïse a dit : Honore ton père et ta mère; et : Celui qui maudira son père ou sa mère, qu'il meure de mort. Vous au contraire, voici ce que vous enseignez : Pourvu qu'un homme dise à son père ou à sa mère : Que tout Corban (c'est-à-dire don), venant de moi vous profite. Et vous ne lui permettez pas de rien faire de plus pour son père ou pour sa mère; détruisant le commandement de Dieu pour une tradition que vous avez établie vous-mêmes, et vous faites encore beaucoup d'autres choses semblables. » (Marc VII, 1-13.)

Les pharisiens confondus s'en allèrent. Jésus, toujours si bon pour le pécheur repentant, ne put souffrir davantage la malice de ces hommes qui égaraient le peuple par un enseignement personnel et intéressé, déclarant obligatoires des vœux qui ne l'étaient pas, au préjudice des parents, mais tournant à leur profit. Il défendait ainsi ses disciples et le peuple lui-même, tyrannisé par ces hypocrites. Les hypocrites, le Christ, qui est la Vérité-Incarnée les voyait à découvert; il lisait à livre ouvert dans leur cœur, et il détestait en eux le mensonge, dont Satan est le père. Aussi les fustigeait-il pour les corriger. Plutôt que de tomber à ses pieds comme Madeleine repentante, ils s'en allaient en colère et méditant contre lui de noirs et sanguinaires projets.

Rappelant bientôt le peuple, qui avait suivi les pharisiens, Jésus leur fit entendre que ce n'est pas le pain qu'on mange, qui souille l'homme, mais l'intention, la pensée, la volonté; et à ses Apôtres il ajouta : « C'est du dedans, du cœur des hommes, que sortent les mauvaises pensées, les adultères, les fornications, les homicides, les larcins, l'avarice, les méchancetés, la fourberie, les impudicités, le mauvais regard, le blasphème, l'orgueil et la folie. Tous ces maux viennent du dedans et souillent l'homme. » (Ibid. VII, 21-23.)

Le Sauveur affirmait ainsi de plus en plus sa divine sagesse, avec une autorité invincible : il se montrait le Maître, non pour dominer, mais pour corriger d'une part, pour encourager de l'autre. N'oublions pas que tous ces hommes étaient ses créatures, et que si un père se plaît à être bon pour la faiblesse de ses enfants, afin de les relever, son devoir est de reprendre hardiment ceux qui sont malicieux et sans respect. Telle était la conduite de Jésus envers les uns et les autres.

II.

LA CHANANÉENNE.

« Partant ensuite de ce lieu, dit saint Marc, Jésus s'en alla sur les confins de Tyr et de Sidon. (VII, 24.)

Jésus sentait gronder l'orage, que la haine des pharisiens et des scribes préparait en secret; car ils craignaient le peuple, qui admirait et aimait Jésus. Il prit avec lui ses Apôtres, et s'en alla à travers plaines et montagnes jusqu'à Tyr et Sidon, quittant ainsi la Galilée, où il ne fit plus que passer. Il voulait être seul avec ses Apôtres pour les instruire.

On était alors au printemps, puisque la Pâque venait de se célébrer. C'était le mois d'avril; et le Sauveur n'avait plus qu'un an à vivre. Aussi profita-t-il des attaques dirigées sans cesse contre lui et ses Apôtres, pour s'éloigner de Capharnaüm, ville remplie de pharisiens; et de Tibériade où régnait Hérode, entouré de Sadducéens, afin de gagner au loin quelque solitude, où il put instruire ses Apôtres et leur dévoiler le plan de l'institution qu'il voulait fonder. Il franchit donc les pays de Zabulon et de Nephtali pour entrer dans des

contrées païennes, où il séjourna longtemps. Car parti en avril, de Capharnaüm, il n'y reparaitra que vers la fête des Tabernacles, à la fin du mois de septembre, après avoir passé rapidement dans la Décapole, à son retour, et remonté ensuite le Jourdain, en fuyant Dalmanutha, où les pharisiens l'avaient suivi, pour l'attaquer de nouveau. L'Évangile dit peu de chose sur le séjour de Jésus en Phénicie, à part la guérison de la fille de la Chananéenne, dont nous allons parler.

A cette époque, Tyr était encore dans la prospérité. Les Tyriens commerçaient avec le monde entier; ses navires sillonnaient toutes les mers, portant partout les richesses de leur pays, surtout la pourpre due aux pêcheries de ces rivages.

Naguère Alexandre-le-Grand avait paru en vainqueur sous les murs de cette ville, qu'il avait, à la fin, prise d'assaut. Nous l'avons fait remarquer déjà, celui qui venait à elle, Jésus, était plus grand qu'Alexandre. Il se préparait aussi à la conquête du monde, avec ses douze capitaines, pris à leurs barques de pêcheurs; mais simplement avec le glaive de la parole; glaive tout-puissant, qui a fait les choses et les refait. Les Tyriens ne connaissaient pas l'Hôte mystérieux qu'ils avaient l'honneur de posséder, et Jésus voulait demeurer inconnu; car, comme il le disait, il n'était pas envoyé aux Gentils, mais aux brebis perdues d'Israël. C'est au sein du peuple juif qu'il devait vivre et mourir: les Apôtres, ses ambassadeurs, recevraient mission de le représenter et de l'annoncer à tout l'univers.

Notre-Seigneur va donc rester là, dans ces contrées païennes, pendant tout l'été, et ce n'est qu'en automne, qu'on le reverra à Capharnaüm.

Il ne réussissait cependant pas à se cacher toujours, et il en agissait ainsi à dessein, voulant jeter dans ce

pays quelque germe de foi. D'ailleurs, des habitants de Tyr et de Sidon, villes assez proches de la Galilée, étaient venus le voir et l'entendre, et sa renommée courait au loin. Nous allons voir qu'en effet, sa puissance divine y était connue, par le fait suivant, où apparaissent dans tout leur éclat, en même temps, la foi d'une vraie chrétienne, et l'amour d'une mère.

Jésus passait donc sur un chemin aux environs de Tyr ou de Sarepta, et « Voici qu'une femme chananéenne, sortie de ce pays-là se mit à crier vers lui: Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi; ma fille est cruellement tourmentée par le démon. Jésus ne lui répondit pas une parole; et ses disciples s'approchant, le priaient disant: Renvoyez-la; car elle nous poursuit de ses cris. Mais il répondit: Je ne suis envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël. Elle cependant vint et et l'adora, disant: Seigneur, secourez-moi. Il lui répondit: Il n'est pas bon de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens. Elle repartit: Il est vrai, Seigneur; mais même les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. Alors Jésus répondant lui dit: O femme, votre foi est grande; qu'il vous soit fait comme vous voulez. Et sa fille fut guérie dès cette heure. » (Matth. xv, 22-28.)

Le Maître voulait faire briller aux yeux de ses Apôtres la foi de cette chananéenne; c'est dans ce but qu'il la rebutait, et semblait, en apparence, la dédaigner. Il enseignait aussi, de cette manière, à ceux qui seraient dans son Église, chargés de diriger les âmes, qu'il faut parfois éprouver la vertu, soit pour la mettre en évidence, soit pour connaître dans quelle mesure on la possède.

Le cœur de Jésus s'émouvait profondément devant la foi de cette femme, qui se laissait humilier, et permettait que le Seigneur, faisant allusion à son titre de

Chananéenne, l'appelât de ce nom, en la comparant aux chiens. Elle-même consent à être regardée comme telle, pourvu qu'à cette condition, elle obtienne la guérison de sa fille. Cette enfant, elle l'aime au point de s'identifier avec elle. Aussi dit-elle à Jésus : « Fils de David, ayez pitié de moi ! » Elle l'adora et dit : « Secourez-moi... » Ah ! que ne peut la foi d'une âme chrétienne ! Que ne peut supporter l'amour d'une mère ! Le Sauveur en était touché lui-même, et il poussa ce cri : O femme, votre foi est grande !

Celui qui ne sent pas dans cette scène, à jamais mémorable, la présence réelle d'un Dieu, est à plaindre. Non, l'homme ne saurait avoir cette sagesse, ce calme, cette puissance sur soi et sur les démons : il faut pour cela un Homme-Dieu, Jésus-Christ, Notre-Seigneur.

L'évangéliste saint Marc ajoute, en parlant de la Chananéenne : « Lorsqu'elle rentra dans la maison, elle trouva sa fille reposant sur son lit et délivrée du démon qui la tourmentait. » (VII, 30.)

Il nous souvient que, quittant Saint-Jean d'Acre, nous suivions le rivage de la mer, voisin de Capharnaüm, et nous nous dirigeons vers Tyr. Nous ne pouvions nous empêcher de tressaillir en nous disant : Ici a passé le Fils de Dieu, Jésus-Christ Notre-Seigneur ! Attristé par l'aveuglement des scribes et des pharisiens, il allait chercher un peu de repos, loin de sa patrie, comme autrefois Élie, au temps de la famine qui désolait son pays. Il a gravi ce cap élevé, du haut duquel il a considéré Tyr, redevenue florissante, et récemment enrichie de monuments par Hérode-le-Grand. Il a erré peut-être à travers les débris de l'ancienne Tyr, dont Ézéchiël prédisait la ruine et que Nabuchodonosor a détruite ; il s'est avancé par cette route, vers Sarepta, où Élie a fait abonder l'huile et la farine dans la maison d'une pauvre veuve qui l'accueillit, et dont il res-

suscita le fils ; c'est dans ces environs que la Chananéenne est accourue au-devant de Jésus, le suppliant de guérir sa fille ; c'est ici que le Sauveur a vu les ruines de l'ancienne Sidon, fondée par Sidon, fils aîné de Chanaan, fils de Cham, fils de Noë. Cette ville a dû le bien accueillir, puisque des habitants de Tyr et de Sidon, dit saint Luc, étaient venus en Galilée pour l'entendre et lui présenter des malades, qu'il avait guéris. (VI, 17, 18.)

Nous ne pouvions nous lasser d'évoquer tous ces grands souvenirs, et nous nous prenions à regretter que les Évangélistes aient gardé un complet silence sur le séjour prolongé du Maître, dans ces contrées, que couronnent les forêts du Liban. Mais Jésus, qui s'y était retiré pour y demeurer inconnu, l'a voulu ainsi. Il nous apprend à tous, par cet exemple, à fuir parfois la multitude et les affaires, pour nous recueillir, dans le sanctuaire de notre conscience, où l'homme de foi trouve son Dieu, son Sauveur, et l'Esprit d'amour éternel. Les Apôtres avaient tout dans la personne du Verbe incarné. Aussi combien douce dut être pour eux cette solitude des vallées et des montagnes de la Phénicie.

III.

MIRACLES DE JÉSUS DANS LA DÉCAPOLE.

Notre-Seigneur se plaisait à instruire le monde par un moyen que nous appellerions volontiers : la doctrine en action. Il guérissait les maladies corporelles, à la demande des malheureux, pour montrer qu'il guérissait aussi les infirmités spirituelles, si on le lui demandait.

Alors, comme maintenant et toujours, le monde va mal parce que la plupart des hommes sont sourds à la parole de Dieu, à l'enseignement divin, sans lequel nul, ici-bas, ne saurait avoir un symbole de foi, ni un code de morale, dignes de Dieu et de la raison elle-même. Dès lors l'esprit humain flotte à tout vent de doctrine, et se trouve livré à tous les caprices de sa folle imagination, à toutes les passions désordonnées de son cœur. La parole de Dieu, après tout, c'est Dieu lui-même nous intimant ses ordres et se révélant à nous. Car la parole, c'est la pensée, en quelque sorte, incarnée dans un son de voix, un mot : or, la pensée n'est pas autre que l'âme elle-même dans l'acte de son intelligence. C'est pourquoi, en refusant d'ouïr la parole de Dieu, nous méprisons Dieu lui-même.

Le monde va mal, quand ceux qui doivent parler au nom du Seigneur, sont muets, soit qu'ils négligent eux-mêmes leur office, soit qu'on les en empêche, d'une manière quelconque. Jérémie, en ses Lamentations, disait : « Les petits enfants ont demandé du pain et personne n'était là pour leur en offrir. » (Thren. iv, 4.) Ne pas nourrir le corps d'un enfant, c'est le tuer : c'est tuer aussi son âme, que de lui refuser le pain de vie, Jésus-Christ, sans qui nous ne pouvons vivre de la vie surnaturelle, nécessaire à notre salut.

C'est là ce que le Maître voulut faire comprendre, non seulement aux populations de la Décapole, où il se rendit, mais au monde entier, auquel son Évangile devait être prêché.

« Ensuite, dit saint Marc, (vii, 31.) quittant de nouveau les confins de Tyr, Jésus vint par Sidon, près de la mer de Galilée, à travers les régions de la Décapole. » C'est-à-dire que Jésus et ses Apôtres traversèrent la vallée de Léontès, passèrent le Jourdain vers sa source, et descendirent le long de sa rive gauche, jusqu'au pays

de Gerasa, dans la Pérée, où Jésus avait délivré un possédé. « Jésus ayant quitté ce lieu (Tyr et Sidon) vint le long de la mer de Galilée, et gravissant une montagne, il s'assit-là. Bientôt s'approchèrent de lui de grandes multitudes, ayant avec elles des muets, des aveugles, des boiteux, des perclus et beaucoup d'autres ; et on les mit à ses pieds, et il les guérit. De sorte que les multitudes étaient dans l'admiration, voyant que les muets parlaient, que les boiteux marchaient, que les aveugles voyaient, et elles glorifiaient le Dieu d'Israël. » (Matth. xv, 29-31.)

Là, sur le rivage oriental de la mer de Galilée, « On amena à Jésus un homme sourd et muet, et on le suppliait de lui imposer les mains. Le tirant donc de la foule et le prenant à part, il lui mit ses doigts dans les oreilles, et de la salive sur la langue. Puis levant les yeux au ciel, il gémit, et lui dit : Ephphéta, c'est-à-dire : Ouvrez-vous. Et soudain ses oreilles furent ouvertes, sa langue fut déliée, et il parlait distinctement. Et il leur ordonna de ne le dire à personne. Mais plus il le leur défendait, plus ils le publiaient. Et plus ils étaient dans l'admiration, s'écriant : Il a bien fait toutes choses : il a fait entendre les sourds et parler les muets. » (Marc vii, 32-37.)

« Il gémit ! » Son cœur paternel était attristé tandis que par sa prescience infinie, il voyait autour de lui des sourds et des muets, c'est-à-dire les scribes et les pharisiens qui se fermaient les oreilles pour ne pas le comprendre, et refusaient eux-mêmes au peuple le véritable enseignement, accablant les autres de fardeaux insupportables et de pratiques sans vertu ; il apercevait tous ceux qui, dans l'avenir, seraient des sourds volontaires et des gardiens muets à l'approche des loups. Comment, à ce navrant spectacle, son cœur de père n'aurait-il pas été brisé de douleur, jusqu'à pous-

ser des gémissements ? Le Christ avait pour chacun de ses enfants un amour infini, et l'on peut dire que dès lors il a gémi et pleuré sur chacun de ceux qui restent sourds à sa voix, et muets pour les âmes confiées à leur cœur de père, de mère ou d'apôtre. « Les petits enfants ont demandé du pain et personne n'était là pour leur en donner ! »

IV.

JÉSUS MULTIPLIE UNE SECONDE FOIS LES PAINS.

« En ces jours-là, le peuple s'étant trouvé encore une fois en grand nombre, et n'ayant pas de quoi manger, Jésus appela ses disciples, et leur dit : J'ai pitié de ce peuple, parce que voilà déjà trois jours qu'il ne me quitte pas, et il n'a rien à manger. Et si je les renvoie à jeun en leurs maisons, ils tomberont en défaillance en chemin ; car quelques-uns d'eux sont venus de loin. Alors ses disciples lui répondirent : Comment pourrait-on trouver dans ce désert assez de pain pour les rassasier ? Il leur demanda : Combien de pains avez-vous ? Ils répondirent : Sept. Et il ordonna au peuple de s'asseoir sur la terre ; et prenant les sept pains et rendant grâces, il les rompit, et les donna à ses disciples pour les distribuer, et ils les distribuèrent à la multitude. On avait, en outre, quelques petits poissons ; il les bénit aussi, et commanda de les servir. Ils mangèrent donc et ils furent rassasiés ; et on emporta sept corbeilles pleines de morceaux qui étaient restés. Or, ceux qui mangèrent étaient environ quatre mille, et il les renvoya. » (Marc VIII, 4-9.)

Saint Matthieu, après avoir raconté ce miracle, dit : « Or, ceux qui mangèrent étaient au nombre de quatre mille hommes, outre les petits enfants et les femmes. » (xv, 38.)

Remarquons que ces multitudes étaient à demi-païennes, vu que les Juifs, au retour de la captivité, n'avaient pu les soumettre entièrement ; Jésus en eut cependant pitié ! n'étaient-ils pas ses enfants ? Un homme les eût dédaignés : l'Homme-Dieu a pour tous un cœur de père. Et puis donner un morceau de pain à des affamés, qui donc s'y refuserait ? Eh bien ! il se rencontre des hommes qui ne sauraient rester insensibles à la vue de celui qui meurt de faim, et qui prennent plaisir à condamner des âmes à manquer de leur aliment, qui est le pain vivant, Jésus-Christ. O Christ ! guérissez ces méchants, que la passion aveugle.

V.

AVEUGLEMENT DES PHARISIENS.

« Aussitôt après, dit saint Marc, (VIII, 10.) montant dans une barque, Jésus, avec ses disciples se rendit en la terre de Dalmanutha. » C'est-à-dire qu'il débarqua aux environs de Magdala, et gravit les monts solitaires qui se trouvent non loin de là, pour s'y trouver seul avec ses Apôtres.

« Les pharisiens, étant venus, commencèrent à disputer avec lui, lui demandant un signe dans le ciel, pour le tenter. » (Ibid. 11.) Ils croyaient peut-être avoir devant eux, un bateleur, les aveugles ! Ils avaient été témoins de la vie sainte de Jésus, de ses miracles ; ils

avaient entendu sa parole, et il leur était facile de se convaincre, par les prophètes, par le bruit que la venue des Mages avait fait à Jérusalem, par mille signes, comme le sceptre ôté à Juda, que le temps de l'arrivée du Messie était venu : non, la passion les aveuglait, et ils préféraient les ténèbres à la lumière, parce qu'ils agissaient mal.

« Alors Jésus gémissant en lui-même, dit : Pourquoi cette génération demande-t-elle un signe ? Je vous dis en vérité qu'il ne sera point fait de signe à cette génération. » (Marc VIII, 12.)

Saint Matthieu dit : « Ils lui demandèrent de leur montrer un signe dans le ciel. Mais il leur répondit : Le soir, vous dites : Il fera beau, car le ciel est rouge. Et le matin : Aujourd'hui, de l'orage ; car le ciel est sombre et couleur de feu. Vous savez donc juger l'aspect du ciel ; et les signes des temps, vous ne pouvez les reconnaître ? Cette génération mauvaise et adultère demande un signe, et il ne lui en sera point donné de signe, si ce n'est le signe du prophète Jonas. Et les quittant, il s'en alla. » (xvi, 1-4.)

Les incrédules sont toujours les mêmes. Ceux de notre époque ont devant les yeux l'histoire des temps anciens, toute remplie de la promesse et de l'annonce du Messie ; ils ont sous leurs regards les Livres Sacrés des Juifs, et l'Évangile qui en est l'accomplissement parfait, comme la réalité répond au portrait fidèle ; ils ont l'établissement du Royaume de Jésus-Christ : son Église, toujours combattue et toujours victorieuse ; ils ont les œuvres et les prodiges opérés par la Religion du Christ, et eux aussi demandent un signe ! Non, ils déclarent par avance qu'ils n'y croiront pas, disant qu'un miracle est impossible, comme si notre Dieu ressemblait à leur aveugle Nature, inconsciente d'elle-même. Que peut faire pour eux, notre adorable

Maître ? Gémir en lui-même et passer son chemin. Ce sont des aveugles, qui ne veulent pas être guéris.

VI.

JÉSUS GUÉRIT UN AVEUGLE.

Venez, Pharisiens, venez avec Jésus sur l'autre rive du lac, il vous donnera un signe révélateur de sa puissance, et vous montrera, en guérissant un aveugle de corps, ce qu'il pourrait faire pour votre cécité spirituelle, si vous consentiez à croire à sa divinité et à l'implorer.

« Laissant donc les pharisiens, il remonta dans la barque et passa à l'autre bord. » (Marc VIII, 13.)

Jésus dirigea sa course vers la partie Nord de la mer de Galilée, passant en face de Bethsaïda et de Capharnaüm, sans s'y arrêter. Partout les pharisiens du Sanhédrin et les Sadducéens d'Hérode, qui habitait en son palais de Tibériade, s'unissaient pour combattre le Sauveur-Dieu. Cependant la barque voguait en pleine mer, et tandis que Jésus, le regard de son âme fixé sur ses ennemis astucieux, leur disait : « Soyez attentifs, et gardez-vous du levain des pharisiens et du levain d'Hérode ; » les Apôtres « pensaient en eux-mêmes et se disaient l'un à l'autre : C'est parce que nous n'avons point de pains. Ce que Jésus connaissant, il leur dit : Pourquoi vous entretenir de cette pensée, que vous n'avez point de pains ? Quoi ! Vous êtes encore dépourvus de sens et d'intelligence ! et votre cœur est toujours dans l'aveuglement ! Ayant des yeux, vous ne voyez pas. Ayant des oreilles, vous n'entendez pas ! Et il ne vous reste aucun souvenir ! Quand je rompis

les cinq pains pour cinq mille, combien emportâtes-vous de paniers pleins de morceaux ? Douze, lui dirent-ils. Et quand je rompis les sept pains pour quatre mille, combien emportâtes-vous de corbeilles pleines de morceaux ? Sept, lui dirent-ils. Et il ajouta : Comment ne comprenez-vous pas encore ? Lorsqu'ils arrivèrent à Bethsaïda, on lui amena un aveugle, et on le pria de le toucher. Prenant donc la main de l'aveugle, il le conduisit hors du bourg ; et lui mettant de la salive sur les yeux, et lui ayant imposé les mains, il lui demanda s'il voyait quelque chose. Celui-ci regardant, répondit : Je vois marcher des hommes, paraissant comme des arbres. Jésus lui mit encore une fois les mains sur les yeux, et il commença à voir, et il fut guéri, en sorte qu'il voyait distinctement toutes choses. Alors il le renvoya en sa maison, disant : Va dans ta maison ; et si tu entres dans le bourg, ne dis à personne ce qui t'est arrivé. » (Marc VIII, 15-26.)

Quel admirable tableau ! Jésus, dans toute la beauté de sa jeunesse ; il a trente-deux ans ; doux et humble de cœur, prend le pauvre aveugle par la main, et sort du bourg, en le conduisant. Jamais aveugle n'eut pareil guide ! Aux regards et dans la pensée de Jésus, sans doute, cet aveugle représentait le genre humain, plongé dans l'erreur du paganisme : Maître divin, il allait l'éclairer par lui-même et par ses Apôtres, nation par nation, le long des siècles. Il allait le baptiser, lui ouvrir les yeux, par la parole de sa bouche et la vertu de son divin cœur. Œuvre longue et difficile, à laquelle l'Église doit se reprendre sans cesse.

L'aveugle commença par voir un peu ; les hommes lui apparaissaient grands comme des arbres, mais bientôt il vit distinctement toutes choses ; il jugea sainement de leur grandeur, et vit la vérité. Ainsi en est-il de l'homme qui ne regarde pas ce monde avec les yeux

de la foi : il se trompe dans son jugement ; mais quand sa raison est illuminée par la clarté divine, il comprend que Dieu seul est grand, et que la créature auprès de lui est petite.

O Christ ! prenez-nous souvent par la main ; faites-nous sortir des bourgs et des cités, et conduisez-nous dans quelque solitude, où vous nous parlerez cœur-à-cœur. Alors nous verrons mieux et nous reconnaitrons que vous êtes homme parfait et Dieu parfait. Nous n'apercevrons pas seulement en Vous un grand homme, comme font les esprits à demi clairvoyants.

Nous voudrions qu'un peintre habile jetât sur la toile cette admirable scène : Jésus prenant la main de l'aveugle et sortant du bourg de Bethsaïda-Julias, pour le guérir bientôt. La joie de Dieu éclaire les traits du Sauveur, devenu l'œil de l'aveugle, et une douce espérance tempère la tristesse de celui-ci. Ils s'avancent tous deux, tandis que Jésus éveille dans ce malheureux les premières lueurs de la foi, qui grandira, à mesure que ses yeux s'ouvriront. Les voilà sur les rives du Jourdain, à l'endroit où il commence à former le lac de Tibériade, qui se déroule au loin, tantôt calme, tantôt agité comme une mer en courroux. Sur l'autre rive, apparaît Capharnaüm, qui élève jusqu'au ciel ses magnifiques monuments ; l'humble Bethsaïda, et au loin Tibériade. Sur la rive orientale, c'est l'Arabie déserte, qui commence, tandis qu'au Nord se montre dans sa beauté Césarée de Philippe, que domine le mont Hermon, à la naissance de l'anti-Liban. C'est dans ce cadre admirable que se trouve le Fils de Dieu, JÉSUS-CHRIST, guérissant le Genre humain, dans la personne d'un aveugle.

Nulle part au monde l'artiste chrétien ne trouvera de pareils tableaux. Ceux-ci sont éclairés et rayonnent de la double lumière du soleil de la terre et du soleil des cieux.